

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS ALLIA

*L'Été des charognes*  
*La Dernière Saison du monde*  
*Nino dans la nuit* (avec Capucine Johannin)  
*Nous sommes maintenant nos êtres chers*

SIMON JOHANNIN

*Le Dialogue*



ÉDITIONS ALLIA  
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>  
2023

- Je voudrais savoir à quelle heure tu te couches, si tu te frottes les pieds au réveil.
- Je sens que tu m’oublies, tous les jours, je le sens.
- Je ne t’oublie pas. Quand je suis avec elle, je pense à toi.
- Quand tu es avec moi, tu as peur pour elle.
- C’est que je crains de faire du mal à l’autre.
- Tu crains trop, ta peur ne sert à rien, ta peur c’est la mort que tu portes.
- Je voulais un cœur plus solide.
- Tu as le cœur que l’on a fait grandir en toi. C’est ce cœur-là qui m’a plu.
- Moi c’est tes cheveux, et le bruit de tes pas. Quand je t’ai vue et que je l’ai entendu sur le parquet du bar, j’ai tout de suite su. Pourtant tu étais de dos. Tu avais l’air plus grave et mystérieuse que ce que tu es vraiment. Grave,

plus grave. Le mystère n'est pas vraiment parti maintenant que je te connais un peu.

– Je voulais sentir ta peau. Elle m'appelait. J'ai senti sous ta peau le feu qui brûlait. Tu portes en toi le feu froid, le feu chaud, le feu de tous les feux. Tu portes en toi une formule magique. Ta peau avait l'air douce mais ton regard fuyait, alors je suis venue.

– J'avais perdu mes mots, ils ont glissé vers toi sans que je puisse les dire, je souhaitais que mon regard parle. J'étais heureux que tu viennes, c'était comme un cadeau.

– J'ai suivi mon ventre, il allait vers toi qui allais vers la chambre. Je ne voulais pas que ça s'arrête, je voulais le jour d'après puis la nuit qui vient encore avec toi.

– J'ai voulu qu'on le fasse, j'ai désiré ta voix, je voulais qu'elle résonne.

– Moi je ne voulais pas.

– Au fond de toi tu voulais.

– Arrête.

– Ta peau voulait, ton corps bougeait tout seul.

– Ce n'était pas le désir, le désir était là mais je ne voulais pas que tu le saches. J'ai vu qu'en toi l'enfant était coupé en deux, et j'étais triste de ces parts souffrant chacune de ne plus toucher l'autre. J'ai voulu te prendre dans mes bras.

– Et tu m'as embrassé.

– Oui.

– On ne m'avait jamais embrassé comme ça.

– Comment ?

– Tu souriais dans le baiser.

– C'est parce que j'aime embrasser, ça me fait toujours sourire. Avec toi en tout cas, ma bouche sourit toujours quand tu m'embrasses.

– C'est parce que j'ai la mort en moi, c'est à elle que tu souris.

– La mort n'est pas en toi. Elle te parle. Elle te chuchote des choses quand tu dors. Mais toi, tu es la vie.

- Comme toi?
- Oui, comme moi.
- Tout de suite j’ai voulu prendre ta main. Quand quelqu’un me plaît, j’ai toujours des gestes d’amoureux. C’est bête, je ne fais pas exprès.
- J’ai senti tes doigts qui cherchaient, je n’ai pas fermé les miens autour. Mais je voulais que tu me serres, que le ciel s’ouvre encore. Le reste ne me vient plus, j’avais trop bu.
- Tu bois trop vite.
- Toi, tu as peur de boire. Souvent tu crains quelque chose.
- Si je buvais autant que toi, je ne pourrais pas t’empêcher de te tuer.
- Une fille qui se tue toute nue, c’est assez joli.
- Un corps sur le sol, tombé du quatrième étage, ça ne change rien qu’on lui voie les seins en dessous, ça reste dégueulasse et triste. Je ne voulais pas que me voir te rende comme ça.

- Sans l’alcool on ne parle pas, je suis timide.
- C’est parce qu’on recommence à chaque fois.
- Un téléphone sonne.*
- Je trouve ça beau comment tu l’aimes, ça se voit que tu l’aimes beaucoup.
- Ça se voit où?
- Dans tes mots. J’aimerais qu’on parle de moi comme tu parles d’elle. Tu crois qu’on parle de moi comme ça?
- Je sais que tu marches comme une fille aimée. Et quand tu dances, tout brûle. J’aimerais que l’on danse un jour tous les deux. Dans une autre ville, un endroit où on ne serait personne. Sans les regards des autres autour. Je voudrais utiliser la vie comme un décor où t’aimer comme je voudrais pouvoir le faire.
- Tu regarderais les autres filles.
- Je les regarde toujours. Je regarde toutes les filles. C’est comme la mer et les vagues, leurs cheveux et leurs bras ondulent. Elles

bougent, alors je bouge avec la mer. Mais si tu danses avec moi, je ne verrai rien de ce qu'il y a autour, je serai tout au centre de nous.

– Je ne vois jamais les garçons. Quelquefois seulement c'est leur regard qui m'emporte dans ce qu'il y a de plus profond en eux, alors je plonge. Mais c'est rare.

– Moi, tu m'as vu.

– J'ai vu tes épaules, elles faisaient un pont dans la nuit que j'ai voulu traverser pour aller jusqu'à toi. Parce que ta peau, et la formule sous ta peau m'appelaient. C'était si fort. J'ai su que je pouvais mourir en venant dans ton monde, et je suis venue. Car là où la mort est franche, la vie l'est aussi.

*Un long silence.*

– Tu penses à elle.

– Oui. Comment tu fais, toi, pour l'oublier?

– Je veux vivre, c'est tout. Tu as trop de mal à vivre.

– C'est parce que quand je dors, la mort chuchote dans mes oreilles.

– La mort, je la chasse quand je suis là. Je souffle dessus, je souffle sur tes épaules pour qu'elle te laisse.

– Mais tu me fais parler d'elle jusqu'à ce que je le sente, et qu'alors mon corps tremble de toute cette tristesse venue d'ailleurs.

– Avec toi je suis au seuil de ce pays si sombre, et que tu laisses là, sous ta douceur. Tu es jeune, mais tu as déjà eu tant de vies.

– Je viens te voir parce que je voudrais faire l'amour, et rire avec toi. Je voudrais les mille feux d'un avenir où la joie est si forte qu'en dépit de tout, le bonheur persiste. Je voudrais te porter dans mes bras de la terrasse à la chambre d'un appartement qui donnerait sur la mer. Toi, c'est le sombre qui te plaît. Tu aimes cette blessure, tu aimes appuyer dessus et savoir qu'il y a longtemps, la peau brûlait ici.

– Je sens en toi une force, qui peut m'élever comme elle peut me détruire. J'aurais aimé te

rencontrer ailleurs, les mains dans la farine et le feu.

– Tu ne m’écoutes pas, tu n’écoutes que la mort qui parle quand elle me parle. Comment tu fais, quand tu le vois, quand tu le touches?

– Je pense dans ma tête que ça n’existe pas. Quand je sens ton odeur, c’est là que je vois tout. Ensuite je ferme la porte, je ne fais même pas semblant, je vis.

– Tout ce qui va finir, je le sens dès le début. Alors dès le début je sais que je suis triste, je porte l’odeur de la fin.

– Tu ne vis pas. À chaque fois tu gâches tout. Même ton plaisir tu le gâches. Tu dis des choses qu’on ne doit pas dire aux femmes. On ne dit pas la fin quand ça n’est que le début. On ne dit jamais la fin. On vit et c’est tout. Tu pleures, et moi je lèche tes larmes. Ne pleure pas et souris de ma joie, mon cœur est si puissant qu’un jour il explosera sans doute.

– J’aimerais lire un livre que tu connais, qui est chez toi au bord de ton lit, pour voir si tu es dedans.

– Mais je ne suis pas dans les livres.

– Tu es partout, dans tout ce que tu touches. Je te porte en moi depuis l’autre fois. J’ai gardé tes mouvements en mémoire, ces gestes magiques qui écartent la mort.

– Elle te fait peur la mort quand elle te parle?

– Plus maintenant.

– Et avant?

– Avant oui, j’étais noyé dans la peur. Tout est sombre autour d’elle, son monde est comme le nôtre, exactement comme le nôtre. Pour chaque arbre ici il y en a un là-bas, pour chaque oiseau il y a un oiseau. Mais tout est sombre et inquiétant, et on y sent des forces face auxquelles on ne peut rien. On y voit le mauvais côté des hommes, on le subit, sans actions possibles en retour.